

# La musique barbare de l'hallucination

Dans cet ouvrage, Angélique Christaki se propose d'aborder la dimension hallucinatoire par le prisme de la musique, musique qui a pour particularité de ne pouvoir se mettre en mot et recèle ainsi quelque chose de l'étranger et de l'intraduisible. Par ce biais de la musique et de la musicalité de la langue, il s'agit d'explorer comment se nouent les dimensions du réel et du symbolique, du corps et de la pulsion pour accéder à une parole. L'auteur propose et va déplier tout au long de son texte l'hypothèse suivante : « le mode hallucinatoire est le fonctionnement psychique constitutif du rapport à la réalité langagière ».

Pour introduire son propos, Angélique Christaki aborde la musique du parler intime par l'exemple de l'accent. Trace du passage d'une langue maternelle à une langue autre, l'accent dont l'étymologie - *barbarophono* - renvoie à la barbarie et à l'altérité, est cette empreinte indélébile de la morsure de la langue sur le corps. Ainsi, les phonèmes d'une langue, qui ne sont autre chose que la petite musique de la langue maternelle, et, parce que la musique est intraduisible, s'inscrivent dans le réel du corps. Cette première limitation, première castration, opère un nouage de la langue au corps.

L'auteure s'appuie sur Jacques Lacan pour rappeler que la force de transmission de la langue se trouve à l'endroit de son extrême dénuement, c'est-à-dire à l'endroit où la langue mord ou trébuche. Ce trébuchement a à voir avec la musique et la poésie. Autour de la musique du texte se construit la poétique du dire. La poésie, se fondant sur l'équivoque des mots, fait vivre la langue en introduisant mouvements et glissements du signifiant. Une langue morte serait une langue dans laquelle le signifiant serait figé. La possibilité d'un dire émerge dans ce nouage à la musique de la langue qui borde la morsure du sexuel.

La musique, dénuée de mot, semble être l'antithèse de la narration, du sens ou de l'explication, mais elle résonne dans le corps. « Elle est passeuse de rien, de ce rien qui tisse l'érotique du corps parlant. » Dans la cure analytique, l'inconscient de l'analyste fonctionne comme caisse de résonance. Angélique Christaki file cette métaphore musicale en évoquant le désaveu et le refoulement comme l'écho muet d'une dissonance, signe de la répétition de la violence sexuelle traumatique qui ne peut se mettre en mot.

Cette violence est évoquée à travers le cas de Kyllian. Cet enfant d'origine cambodgienne est diagnostiqué autiste. Sa famille, ayant vécu la terreur sous les khmers rouges, a connu une époque à laquelle parler se vivait comme une injonction à la dénonciation et comportait un risque de mort. La thérapeute engage alors un travail sur un phénomène qu'elle nomme silenciation, acte de faire passer sous silence.

À travers cette vignette clinique, elle décrit comment elle tente d'écrire en pâte à modeler un mot que lui dicte son petit patient. Son écoute, troublée par l'accent, ouvre sur un malentendu qui suscite une violence chez son patient, violence qui lui est adressée et qu'on peut identifier comme un instant de séparation, ou de *dé-maternalisation* de la langue. *Si le chemin de la dé-jouissance engage une perte comme pari, ce pari n'est pas gagné d'avance mais ouvre vers la possibilité de l'introduction du plaisir, qui tel un espace transitionnel, un espace de jeu de langues, pourrait prendre en charge le trop plein de jouissance de la langue maternelle.*

L'auteure poursuit avec la question de l'hallucination infantile. Leur fréquence pose problème en terme diagnostique : sont-elles un exercice normal infantile ou un signe de la psychose ? L'auteure expose comment l'apprentissage de la langue passe par le processus d'hallucination des traces verbales. Le mode hallucinatoire comme fonctionnement psychique originaire fonde ainsi le lien à la réalité.

Angélique Christaki rappelle que la psychanalyse repère l'hallucination dans le champ du transfert comme le surgissement de l'inattendu, par la réactivation des traces mnésiques, trouvant sa source dans le temps de l'infantile.

La deuxième vignette clinique de l'ouvrage présente le cas de Juliette, enfant qui entend des voix lui imposant de commettre des vols ou de faire des bêtises.

Il s'agit alors pour la thérapeute de définir si ces hallucinations relèvent de l'automatisme mental ou prennent racine dans la sphère transitionnelle d'un lien. Elle nous montre ainsi que les injonctions entendues par la fillette relèvent de la transmission d'un réel traumatique pour sa mère, qui, elle-même enfant, se voyait forcer par sa propre mère de commettre des vols. Ces hallucinations sont donc prises dans un lien signifiant entre mère et fille. « *Les hallucinations de Juliette sont une manifestation du réel à l'endroit d'une expérience non symbolisée de la mère mais pas pour autant non symbolisable. Le symptôme de l'enfant a une fonction de transitivité pour la mère.* »

Angélique Christaki revient enfin sur la fin de l'analyse en rappelant la formulation de Sandor Ferenczi pour la définir : quelque chose arrive à épuisement. Au-delà du refoulement qui peut revenir, elle souligne que l'ombilic du rêve relève de quelque chose d'incommunicable, simplement parce que le rêve peut se passer de mot, que la musique de la langue relève d'un réel impossible à articuler et faisant écho dans le corps. Cet incommunicable renvoie à l'ère infantile, avant que l'enfant n'ait les mots pour dire.

La deuxième partie du développement d'Angélique Christaki ouvre sur la langue comme transmission et lien social. Elle envisage ainsi comment cette langue peut porter une double trahison dans la mesure où le sens se transforme, comme le montre le retour à l'étymologie mais également dans cette idée que le souffle de la langue se perd. La langue est bien ici traitée dans sa dimension de malentendu. De là, l'auteure engage une réflexion éclairante sur l'interprétation en analyse, prise entre poétique, c'est-à-dire ambiguïté de la langue et inquiétante étrangeté dans le sens où elle révèle quelque chose du sexuel dissimulé.

À travers des vignettes tirées de la mythologie grecque, l'auteure déplie comment des enkystements haineux figent et mortifient la langue. Elle s'appuie sur la figure des Érinyes, qui éveillent haine et sidération, et qui sont transformées en êtres de parole par le biais de leur politisation dans *Les Euménides* d'Eschyle. Pour que le dire puisse prendre en charge sa propre monstruosité, la parole doit s'enraciner dans une confiance qui peut faire lien, lien de la langue au corps, qui fait également lien social.

Pour finir, Angélique Christaki identifie le malaise contemporain comme la désaffiliation du dire de sa fonction poétique. Cette désaffiliation désarrime la pensée du corps et fait émerger l'isolement comme symptôme de la modernité.